

« FAITES CECI EN AIDE-MEMOIRE DE MOI... »
cours annuel de récitation mimopédagogique
des psaumes et cantiques bibliques
2011

Le livre que j'ai publié : *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie de style global : du texte écrit au geste global*, commençait par cette affirmation abrupte : « Le christianisme n'est pas une religion du Livre mais une religion de la Parole ». Cette affirmation est d'ailleurs tirée du *Catéchisme de l'Eglise catholique*, § 108 :

« Le christianisme n'est pas une « religion du Livre ». Le christianisme est la religion de la « Parole » de Dieu, non d'un verbe écrit et muet, mais du Verbe incarné et vivant (S. Bernard, *hom. miss. 4, 11*) »

Le Père Alain Bandelier revient souvent sur ce thème. Par exemple, dans la revue *Famille chrétienne* n° 1265 du 13 au 19 avril 2002, à la question : « *Au commencement : un Texte ou une Parole ?* », il répond :

« Dieu qui a parlé jadis aux pères dans les prophètes, nous a parlé finalement dans un Fils (He 1,1). On ne peut pas dire : au commencement était le Texte. La Révélation est Parole, reçue dans le cœur, transmise de bouche à oreille. »

Et donc, ainsi que le suggère d'ailleurs le Père Alain Bandelier, en nous parlant de transmission de bouche à oreille, et comme nous l'écrivions dans ce même livre *Rabbi Iéshoua de Nazareth* :

« Le christianisme n'est donc pas une religion de l'écriture et de la lecture, mais une religion de l'oralité, une religion de la globalité et une religion de la mémoire et de la mémorisation, car oralité, globalité et mémorisation sont indissociables. »¹

Aujourd'hui, nous voudrions compléter cette affirmation en ajoutant : « Le christianisme n'est pas une religion du Livre et de l'écriture, mais une religion de la Parole et donc une religion du Geste ». En effet, « la parole est un geste », selon l'anthropologue Marcel Jousse :

« L'expression orale ne peut jamais « se dissocier », se découper totalement de l'expression globale. La parole est un geste...

« La parole, parmi nous, a perdu toute sa grande valeur créatrice de jadis. Pour nous, ce n'est plus qu'un simple *flatus vocis*.

« Par contre, dans un grand nombre de milieux ethniques, l'oralisme n'a jamais pu, ni même voulu se séparer du globalisme. Cette expression globale est passée traditionnellement dans le domaine des liturgies. Liturgies essentiellement concrètes et purement pédagogiques.

¹ Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie globale : du texte écrit au geste global*, DésIris, 2000, p. 7.

« Sous ce rapport, le milieu palestinien² est un milieu privilégié entre tous. Toute une pédagogie-liturgie corporelle de style oral s'est toujours maintenue vivante et enseignante dans ce milieu. Un « récitatif de style oral » est toujours peu ou prou un « mimodrame de style global ». Notre Liturgie a bu à pleine gorge dans la coupe d'Israël.

« C'est dans cette immense mimodramatique palestinienne que nous avons à découvrir la base mimismologique de ce qui fait nos actuelles Liturgies, si algébrosées désormais qu'il faut expliquer ces gestes analogiquement explicatifs. Toute notre grande mécanique sacramentaire s'appuie fondamentalement sur cette civilisation mimodramatique. Malgré la perte de contact avec la vie primordiale jaillissante et une sclérose qui essaie de se revitaliser dans l'esthétique, nos liturgies sont encore les conservatoires du geste global et oral, ou mieux, du geste global-oral qui deviendra la « matière » et la « forme » de nos scolastiques. »³

Cette liturgie-pédagogie d'Israël, dans laquelle s'enracine la liturgie chrétienne et dans laquelle la Parole de Dieu retrouve vraiment son statut d'oralité-globalité, est essentiellement celle de la mémoire de Dieu. Israël est, en effet, le peuple de la mémoire de Dieu, de la mémoire des hauts faits de Dieu par lesquels celui-ci s'est attaché ce peuple, de la mémoire de la Tôrah par laquelle ce peuple s'attache à son Dieu.

1. Les gestes aide-mémoire d'Israël

Selon la tradition juive, Dieu a proposé la Tôrah à toutes les nations mais seul le peuple juif a accepté de la recevoir :

« Toutes les paroles que YHWH a prononcées,
nous les ferons et nous les entendrons. »
(Ex 19, 8; 24, 3; 24, 7)

Mais cet engagement du peuple d'Israël à l'égard de la Tôrah est lourd de conséquences pour lui : il est la condition même de sa survie. Avec beaucoup d'insistance, le Deutéronome rappelle au peuple que cette Tôrah est sa vie et que de sa pratique et de son observance fidèle dépend sa survie en tant que peuple, sur la terre de la Promesse (Dt 28, 62 ; 29, 21-28 ; 30, 15-20 ; 32, 46-47, etc.).

Avant sa mort, Josué, qui a fait entrer le peuple élu dans la terre de la promesse, réunit une grande assemblée à Sichem. Après avoir rappelé au peuple les hauts faits que Dieu a accomplis en sa faveur, Josué lui demande qui il veut servir : YHWH ou les faux dieux. Au peuple qui lui répond :

« Loin de nous d'abandonner YHWH pour servir d'autres dieux !...
Nous servirons YHWH, car c'est lui notre Dieu. »
(Jos 24, 16-18)

Josué rappelle les exigences qui sont attachées à ce choix :

« Vous ne pouvez pas servir YHWH,

² Rappelons que l'expression « milieu ethnique palestinien » est un terme technique, propre au vocabulaire jouszien, par lequel celui-ci désignait le peuple juif contemporain de Jésus de Nazareth, vivant sur ce territoire que les occupants romains appelaient Palestine. L'approche jouszienne du milieu juif est, en effet, anthropologique avant d'être religieuse et Marcel Jousse évite donc tous les termes qui nous placeraient d'emblée dans un contexte religieux. C'est la raison aussi pour laquelle, par exemple, il n'utilise jamais « Jésus-Christ » mais « Rabbi Iéshoua de Nazareth ».

³ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 128, 129-130.

car il un Dieu saint,
il est un Dieu jaloux,
qui ne tolérera pas vos transgressions ni vos péchés.
Si vous abandonnez YHWH pour servir les dieux de l'étranger,
il vous maltraitera à nouveau et vous anéantira
après vous avoir fait du bien. »
(Jos 24, 19-20)

Et le peuple de confirmer, pourtant, à nouveau son choix :

« C'est YHWH notre Dieu que nous servirons,
c'est à sa voix que nous obéirons. »
(Jos 24, 24)

Le geste aide-mémoire de l'engagement du peuple envers la Tôrah

Nous assistons alors à la mise en place, par Josué, de deux gestes aide-mémoire de cet engagement du peuple : une mise par écrit et l'érection d'une pierre.

« Josué écrivit ces paroles
dans le livre de la Tôrah de Dieu.
Il prit ensuite une grosse pierre et la dressa là,
sous le chêne qui est dans le sanctuaire de YHWH.
Josué dit alors à tout le peuple:
« Voici, cette pierre sera un témoin contre nous
parce qu'elle a entendu toutes les paroles que YHWH nous a adressées;
elle sera un témoin contre vous
pour vous empêcher de renier votre Dieu. »
(Jos 24, 26-27)

La mise par écrit des paroles dans le livre de la Tôrah de Dieu correspond à la nécessité de l'établissement d'un texte-témoin, d'un testament, non pas pour suppléer à un défaut de la mémoire du peuple, qui n'a aucunement besoin de ce support pour fonctionner, mais pour remédier à un défaut de mémorisation, dans le cas non illusoire où le peuple cesserait de mémoriser cette Parole pour ne plus la pratiquer. Dans ce cas d'une interruption de la transmission, il faut effectivement avoir un recours possible au texte oublié.

Etablir un texte-témoin permettra donc de pallier à une cessation de mémorisation mais il est infiniment mieux d'éviter cette cessation de mémorisation. Et c'est le but du deuxième geste aide-mémoire que pose Josué : l'érection d'une pierre.

On remarquera que Josué ne se contente pas de désigner une des grosses pierres présentes sur le lieu de l'accord, mais il la met debout, dans la position de l'apprenant, de celui qui mémorise l'enseignement. D'ailleurs, c'est en tant qu'elle a été « auditrice » de la Parole que YHWH a adressée au peuple que Josué l'utilise comme témoin contre le peuple pour l'empêcher de renier son Dieu. On voit ainsi que le geste d'érection, opéré par Josué sur un objet qui est ici une pierre, a un rapport symbolique avec le message qu'il veut donner à son peuple : « de même que cette pierre qui a entendu la Parole que Dieu vous a adressée restera éternellement dressée, dans la position de mémorisation, de même, vous qui avez entendu la Parole de Dieu, vous devez rester éternellement dans l'attitude de mémorisation de cette Parole afin de pouvoir constamment la mettre en pratique et éviter ainsi le châtement lié à sa non-observation ».

Si nous analysons le comportement de Josué, à l'aide des instruments d'analyse que nous fournit l'anthropologie du geste de Marcel Jousse, nous pouvons constater que nous sommes en présence d'un geste corporel-manuel : celui de la mise debout d'une pierre, avec utilisation symbolique d'un objet : la pierre, accompagné d'un geste laryngo-buccal : la parole que Josué adresse au peuple pour lui donner la signification de son geste corporel-manuel. Avec Marcel Jousse, nous dirons que nous sommes en présence d'un mimodrame global. Josué s'exprime avec tout son corps, avec les deux registres que ce corps met à sa disposition : ce que Marcel Jousse appelle *le registre laryngo-buccal* et que nous appelons communément *le langage* ; et ce que Marcel Jousse appelle *le registre corporel-manuel* pour lequel le langage courant n'a pas d'étiquette à nous fournir et que nous pourrions donc appeler communément *le corporage-manuélage*. Ces deux registres étant mis en œuvre autour de l'utilisation symbolique d'un objet, c'est-à-dire que le geste qui est fait sur l'objet est en relation logique avec une autre réalité que l'on veut signifier à l'intelligence des spectateurs du geste.

Josué appartient, de toute évidence, à un milieu ethnique où la mise par écrit d'un contrat n'est visiblement pas le moyen le plus efficace pour en obtenir l'application. Josué appartient à un milieu ethnique où c'est le geste global sur un objet qui constitue le moyen le plus sûr d'engager son peuple à honorer son contrat. Nous sommes dans un milieu ethnique pour lequel, la mémoire efficace ne peut être que geste global, la mémoire efficace ne peut être que mimodramatisme. Peuple appelé à garder sans défaillance la mémoire de son Dieu, Israël est donc aussi le peuple des gestes aide-mémoire, de ces sortes de « nœuds au mouchoir dans toute leur splendeur mimodramatique », comme dit Marcel Jousse⁴.

Les gestes aide-mémoire des hauts faits de Dieu

Et c'est pourquoi nous voyons ce même peuple accomplir, sur l'ordre de Dieu, d'autres gestes aide-mémoire des hauts faits de Dieu, puisque c'est le souvenir de ces hauts faits qui peut le plus motiver le peuple à observer et pratiquer la Tôrah, comme l'expliquait déjà le peuple à Josué, lors de l'assemblée de Sichem :

« Loin de nous d'abandonner YHWH
pour servir d'autres dieux !
YHWH notre Dieu est celui qui nous a fait monter,
nous et nos pères,
du pays d'Egypte,
de la maison de servitude,
qui devant nos yeux a opéré ces grands signes
et nous a gardés
tout le long du chemin que nous avons parcouru
et parmi toutes les populations à travers lesquelles nous avons passé.
Et YHWH a chassé devant nous toutes les populations
ainsi que les Amorites qui habitaient le pays.
Nous aussi, nous servirons YHWH,
car c'est lui notre Dieu. »
(Jos 24, 16-18)

Le geste aide-mémoire du sang de l'agneau

⁴ Gabrielle BARON, *Mémoire vivante*, Le Centurion, 1981, p. 218.

Le premier de ces gestes aide-mémoire, donné par Dieu à son peuple, est celui du sang de l'agneau étalé sur les deux montants et sur le linteau des maisons:

« Ce jour-là, **vous en ferez mémoire**
et vous le fêterez comme une fête pour YHWH,
dans vos générations vous la fêterez,
c'est un décret perpétuel...
Quand vous serez entrés dans la terre
que YHWH vous donnera comme il l'a dit,
vous observerez ce rite.
Et quand vos fils vous diront:
« Que signifie pour vous ce rite ? »
vous leur direz :
« C'est le sacrifice de la Pâque pour YHWH
qui a passé au-delà des maisons des Israélites en Egypte,
lorsqu'il frappait l'Egypte,
mais épargnait nos maisons. »
(Ex 12, 14; 25-27)

Dans cet aide-mémoire, nous retrouvons les trois éléments que nous avons déjà repérés : un geste corporel-manuel, celui de répandre du sang sur les montants et le linteau des portes ; un geste laryngo-buccal, celui qui consiste à répondre à la question des fils pour expliquer la signification du geste corporel-manuel ; l'utilisation d'un objet à portée symbolique, le sang de l'agneau. Rappelons, en effet, que pour la pensée biblique, « le sang, c'est l'âme »⁵ et donc la vie. Le sang répandu sur les portes garde en vie ceux qui habitent la maison ainsi désignée ; quant aux autres, les égyptiens, ils connaissent la mort.

Le geste aide-mémoire des pains azymes

Le second de ces gestes aide-mémoire est celui des pains azymes :

« Pendant sept jours tu mangeras des azymes
et le septième jour il y aura une fête pour YHWH.
Ce sont des azymes que l'on mangera pendant les sept jours
et l'on ne verra pas chez toi de pain levé,
ni on ne verra chez toi de levain,
dans tout ton territoire.
Ce jour-là, tu parlera ainsi à tes fils :
« C'est à cause de ce que YHWH a fait pour moi
lors de ma sortie d'Egypte ».
Ce sera pour toi un signe sur ta main,
un mémorial sur ton front,
afin que la Tôrâh de YHWH soit toujours dans ta bouche,
car c'est à main forte que YHWH t'a fait sortir d'Egypte. »
(Ex 13, 9)

Avoir la Tôrâh toujours dans la bouche : c'est la plus belle preuve de l'oralité de cette Tôrâh. Ce n'est pas le recours à un rouleau qui est demandé ici, mais bien de garder la Tôrâh dans la bouche, c'est-à-dire de la mémoriser et de la remémorer constamment. Cette mémorisation et cette remémoration étant, comme nous l'avons démontré dans un précédent

⁵ « Vous ne mangerez pas la chair avec son âme, c'est-à-dire le sang. » (Gn 9, 6).

ouvrage⁶, la condition indispensable, pour le peuple, de la mise en pratique de la Tôrah et donc de sa survie, puisque c'est pour lui la seule façon possible de connaître cette Tôrah, le recours à un texte écrit étant matériellement impossible.

Nous avons donc encore un geste corporel-manuel : prendre du pain azyme et le porter à sa bouche ; un geste laryngo-buccal : l'explication fournie sur le sens de ce geste ; un objet à valeur symbolique : le pain azyme.

Le pain est la nourriture matérielle de l'homme qu'il assimile en le portant à la bouche, en le mastiquant, en le savourant et en l'avalant. La parole de Dieu est la nourriture intellectuelle et spirituelle de l'homme. Mais nous sommes dans un milieu d'oralité et cette Parole n'est pas lue des yeux mais portée à la bouche récitante, où elle est véritablement mastiquée, savourée avant d'être enfouie dans le cœur-mémoire. Les analogies gestuelles entre la manducation du pain et la récitation de la parole ont tout naturellement conduit le milieu ethnique palestinien à percevoir le pain comme une analogie de la parole et à parler de « manducation de la parole ».

Le pain azyme est du pain sans levain, du pain non fermenté. Nous pensons qu'il désigne ici analogiquement la parole de Dieu brute, sans commentaires humains d'interprétation. Autrement dit, qu'il s'agit de ce que les rabbins appelleront la Tôrah écrite par opposition à la Tôrah orale qui est constituée par l'ensemble des commentaires et interprétations des rabbins. C'est très certainement, en tout cas, l'interprétation qu'en donne Jésus en Mt 16, 11-12 :

« Méfiez-vous, dis-je, du levain des Pharisiens et des Sadducéens ! »
Alors (les disciples) comprirent qu'il avait dit de se méfier,
non du levain dont on fait le pain,
mais de l'enseignement des Pharisiens et des Sadducéens. »

Le geste aide-mémoire du fendant

Le troisième geste aide-mémoire est celui du « fendant », le premier-né des hommes aussi bien que le premier-né des animaux :

« Lorsque ton fils te demandera demain :
« Que signifie ceci ? »
tu lui diras :
« C'est par la force de sa main
que YHWH nous a fait sortir d'Egypte,
de la maison de servitude.
Comme Pharaon s'entêtait à ne pas nous laisser partir,
YHWH fit périr tous les premiers-nés au pays d'Egypte,
aussi bien les premiers-nés des hommes
que les premiers-nés du bétail.
C'est pourquoi je sacrifie à YHWH
tout mâle sortit le premier du sein maternel
et je rachète tout premier-né de mes fils ».
Ce sera pour toi un signe sur ta main,
un bandeau sur ton front. »
(Ex 13, 14-16)

Le geste aide-mémoire des douze pierres

⁶ Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie de style global : du texte écrit au geste global*, DésIris, 2000.

Nous voyons enfin Josué, après le passage du Jourdain, ériger douze pierres au milieu de celui-ci :

« Quand, demain, vos fils vous demanderont :
« Ces pierres, que sont-elles pour vous ? »
alors vous leur direz :
« C'est que les eaux du Jourdain se sont séparées
devant l'arche de l'alliance de YHWH:
lorsqu'elle traversa le Jourdain,
les eaux du Jourdain se sont séparées.
Ces pierres sont **un mémorial** pour les Israélites,
pour toujours ! »
(Jos 4, 6-7)

On aura remarqué comment ces gestes aide-mémoire sont mis en œuvre à travers un rite familial. Les fils posent des questions à propos du geste aide-mémoire qui les intrigue et le père de famille y répond, en rappelant le haut fait de Dieu qui s'y rattache. En Israël, la mémoire de Dieu et de ses hauts faits s'effectue par des gestes à portée pédagogique et de nature essentiellement liturgique.

Le geste aide-mémoire de Rabbi Iéshoua de Nazareth

Dès lors faut-il s'étonner que Rabbi Iéshoua de Nazareth, si profondément enraciné dans son milieu ethnique, accomplisse un geste aide-mémoire, la veille de sa mort, lui qui va passer à travers la souffrance et la mort pour accéder à la résurrection et à l'ascension à la droite du Père et entraîner à sa suite un grand nombre de frères, pour leur salut et leur sanctification.

Il s'agit de ce que Marcel Jousse appelle « le mimodrame du pain et du vin » et qu'il qualifie de « geste aide-mémoire », en préférant la traduction : « Faites ceci en aide-mémoire de moi » plutôt que la traduction courante, imprécise à ses yeux d'anthropologue : « Faites ceci en mémoire de moi ».

« Le mot « aide-mémoire » qui décalque un terme araméen est traduit chez nos liturgistes gréco-latinisants, par le mot vague de « souvenir » ou « mémoire » et non pas, comme il se doit, par le terme immédiatement révélateur d'aide-mémoire. Il s'agit toujours de pédagogie utilitaire. C'est cela le geste de la mémoire. Nous avons à faire des gestes aide-mémoire.

« Ce rôle d'aide-mémoire a été joué avec une si stupéfiante efficacité que, deux mille ans après le premier jeu, le millième et millième rejeu s'effectue et se déroule devant nous, et cela, avec une pureté mimodramatique globale d'autant plus saisissante que tout a changé autour de ces gestes globaux : les habits, la langue, le livre, les cierges, les assistants...

« Quelle magnifique preuve de ce qu'est un mimodrame, non seulement comme aide-mémoire, mais comme garde-mémoire. »⁷

Cette efficacité mnémonique du mimodrame du pain et de vin est telle, à ses yeux, que celui-ci lui apparaît comme le modèle même de toute pédagogie qui vise à informer profondément en atteignant la mémoire :

« Si on nous demandait : « Avez-vous comme un modèle de ce que pourrait être la mimopédagogie que vous souhaitez, afin d'en faire comme un prototype que pourrait suivre l'enfant mimodramatiste ? ». Nous n'aurions qu'à répondre en montrant l'un de ces exemplaires du mimodrame

⁷ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 272.

traditionnel du Pain et du Vin, ou mieux de la Chair et du Sang de l'Enseigneur Iéshoua : « Voilà notre idéal, ni plus, ni moins. »⁸

Dans ce mimodrame, nous retrouvons les trois éléments que nous avons déjà repérés. Des objets : le pain et le vin ; des gestes corporels-manuels : prendre du pain ou du vin, partager, donner ; des gestes laryngo-buccaux : « Ceci est mon corps... prenez et mangez ; ceci est mon sang... prenez et buvez » et les trois sont indissociables. En effet, dire « ceci » sans montrer de quoi il s'agit serait incompréhensible aux auditeurs. Il faut donc cesser d'affirmer, comme le font certains théologiens, que ce serait uniquement la parole, confondue avec ce que Jousse qualifie de geste laryngo-buccal, qui lèverait toute ambiguïté sur l'utilisation de la matière, dans les sacrements, alors qu'ici, c'est visiblement le geste corporel-manuel de montrer la matière aux yeux des auditeurs qui lève toute ambiguïté sur ce qui devient la chair du Christ ou son sang.

Mais ce geste aide-mémoire de Rabbi Iéshoua de Nazareth, s'il se rattache anthropologiquement aux gestes aide-mémoire du peuple d'Israël, présente une différence essentielle avec eux. Il ne s'agit plus ici de se souvenir soit d'un engagement pris, comme dans le mimodrame des pierres levées, soit d'une merveille accomplie par Dieu, comme dans le mimodrame du sang de l'agneau sur les portes, dans le mimodrame du fendant ou le mimodrame des douze pierres au milieu du Jourdain, soit pour se souvenir d'un acte à accomplir, comme dans le mimodrame du pain azyne où il faut se souvenir de mémoriser la Tôrah. Dans le mimodrame du pain et du vin, il s'agit de se souvenir d'une personne :

« Faites ceci en geste aide-mémoire de **moi**. »

C'est donc de Lui que Iéshoua veut qu'on se souviene, et non pas d'une parole ou d'un événement particuliers. Aujourd'hui, si nous voulions que d'autres se souviennent de nous, nous laisserions, sans doute, quelque chose qui nous caractérise, une photographie de nous, par exemple, ou un objet nous ayant appartenu, comme un bijou, par exemple.

Ce que Iéshoua, lui, nous laisse, ce n'est pas un objet, mais un geste et pas n'importe lequel : un geste qui est significatif de Lui, qui, en le caractérisant tout entier, puisse nous le rappeler, de façon efficace, à notre mémoire. Quel est ce geste caractéristique ? : « Je suis celui que se mange et se boit ». Ce n'est pas à un vague souvenir sentimental qu'il nous invite mais à une prise de conscience : ceci est mon geste caractéristique, refaites-le pour vous souvenir, non seulement de mon existence, mais de mon être essentiel.

Mais pourquoi Rabbi Iéshoua de Nazareth a-t-il cette prétention de se faire manger et boire ? Parce que, comme le développe abondamment Marcel Jousse dans son enseignement, Iéshoua veut pousser jusqu'au bout la logique gestuelle du milieu ethnique palestinien. En réalité, Iéshoua de Nazareth ne proposerait pas à ses apprenants de manger sa chair et son sang, si, dès l'instant où il a regroupé autour de lui des disciples, ce que Marcel Jousse appelle plus justement des « apprenants », il n'avait commencé à leur faire « manger et boire » son enseignement. Pour le milieu ethnique palestinien, « manger et boire » l'enseignement, ce n'est pas de la métaphore, une manière « poétique » de parler. C'est une réalité gestuelle puisque nous sommes dans un milieu d'oralité, où l'enseignement du maître est donné dans l'oralité et reçu dans l'oralité, avec l'omniprésence de la bouche qui récite, gestuellement analogue à la bouche qui mange, comme nous l'avons souligné plus haut. En toute vérité, Rabbi Iéshoua, comme les autres rabbis d'Israël, est un Pasteur, c'est-à-dire,

⁸ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 270.

comme le traduit Jousse, un « faisant-manger », parce qu'il fait manger ses apprenants comme des brebis, en leur faisant manger son enseignement, dans la mémorisation orale-globale.

L'idéal de tout enseignant est d'imprégner totalement ses disciples de son esprit pour que maître et disciples ne fassent plus qu'un dans la même communion de pensée. Il réalise cet idéal à travers l'enseignement qu'il dispense. Seul, Rabbi Iéshoua pousse cet idéal jusqu'à l'extrême, en se faisant manger et boire et donc en passant tout entier dans ses apprenants.

Ce n'est pas par hasard que Iéshoua choisit pour geste aide-mémoire de lui, le geste aide-mémoire du pain azyme qui était le geste aide-mémoire de la mémorisation de la Tôrah. Ce pain azyme qui rappelait au peuple d'Israël la nécessité de mémoriser la Tôrah, devient pour les apprenants de Iéshoua le geste aide-mémoire de lui. Il n'y a aucune raison de penser que, dans l'esprit de Iéshoua, la logique soit brisée : en se faisant porter à la bouche de ses apprenants, Iéshoua veut leur rappeler sans cesse qu'ils doivent buccaliser son enseignement, c'est-à-dire, en toute vérité gestuelle et non pas par manière de parler, porter cet enseignement par oral et de mémoire.

Une culture du vrai-semblant

Je suis étonné de voir la difficulté de convaincre, même des chrétiens très croyants et pratiquants, de cette nécessité de redécouvrir et surtout de pratiquer l'oralité ou plutôt la globalité de la Parole de Dieu. Une chance providentielle, inouïe et extrêmement vivante, nous est offerte de faire aujourd'hui cette redécouverte à travers la récitation mimopédagogique telle que nous la propose Marcel Jousse. Mais, le plus souvent, celle-ci ne rencontre qu'intérêt poli ou moue dubitative. Dans les milieux catéchétiques, elle est considérée comme une « méthode » originale mais une méthode à côté d'autres n'ayant ni plus ni moins de valeur. Ce n'est pas le moment de développer tous les a priori qui sous-tendent cette mentalité. Je voudrais simplement en souligner un ici.

Pour beaucoup de croyants pratiquants, la Bible est un merveilleux langage poétique, rempli de belles figures de style, de jolies métaphores qu'il faut surtout bien se garder de prendre au sérieux. Ce sont des manières de parler. Si on ajoute, en plus, à cette mentalité, la culture du faux-semblant dans laquelle nous sommes aujourd'hui, la Bible n'a plus aucune raison d'être dérangeante. Ne faut-il pas aujourd'hui toucher des fleurs pour s'assurer qu'elles ne sont pas artificielles, tellement les imitations, bien faites, sont trompeuses. Le cinéma nous a habitués au trucage et au faux-semblant.

Malheureusement pour nous, la Parole de Dieu n'emploie jamais de manière de parler. Elle ne se paie pas de mots pas plus qu'elle ne se paie de gestes. La Parole de Dieu est née dans un milieu du vrai-semblant. Prenons un exemple significatif, dans la Bible :

« Un des frères prophètes dit à son compagnon,
par ordre de YHWH :

« Frappe-moi ! »
mais l'homme refusa de le frapper.

...

Le prophète alla trouver un autre homme
et dit :

« Frappe-moi ! »
L'homme le frappa et le blessa.

Le prophète s'en alla et attendit le roi sur le chemin

- il s'était rendu méconnaissable avec un bandeau au-dessus des yeux.
 Comme le roi passait,
 il lui cria :
 « Ton serviteur marchait au combat
 quand quelqu'un a quitté les rangs
 et m'a amené un homme
 en disant :
 « Garde cet homme !
 S'il vient à manquer,
 ta vie sera pour sa vie
 ou tu paieras un talent d'argent. »
 Or, pendant que ton serviteur était occupé ici et là,
 l'autre a disparu. »
 Le roi d'Israël lui dit :
 « Voilà ton jugement !
 Tu l'as toi-même prononcé. »
 Aussitôt celui-ci enleva le bandeau
 qu'il avait au-dessus des yeux,
 et le roi d'Israël reconnut
 qu'il était l'un des prophètes.
 Il dit au roi:
 « Ainsi parle YHWH:
 parce que tu as laissé échapper l'homme qui m'était voué par anathème,
 ta vie répondra pour sa vie,
 et ton peuple pour son peuple. »
 Et le roi d'Israël s'en alla sombre et irrité,
 et il rentra à Samarie. »
 (1 R 20, 35-43)

La démarche du prophète est la suivante : raconter au roi une histoire dans laquelle celui-ci a priori n'est pas impliqué afin de l'amener à prononcer un jugement objectif ; puis lui faire comprendre que cette parabole décrivait son comportement et qu'ainsi il s'est condamné lui-même sans le savoir. On comprend que le prophète ait besoin de ne pas être reconnu comme tel de prime abord pour éviter que le roi, sans doute, ne flaire un piège. D'où ce bandeau sur les yeux, sans doute taché du sang du prophète, destiné, à la fois, à déguiser le prophète et à rendre plausible sa participation au combat dont il parle. Mais c'est ici que la vraie question se pose, comme le fait d'ailleurs un exégète, le Père Buzy, en étudiant ce texte :

« Etait-il nécessaire de pousser le déguisement jusqu'à recevoir tout exprès des blessures ? Ces détails réalistes semblent relever eux aussi du goût très prononcé des Sémites pour les symboles réels. »⁹

Cette dernière remarque du P. Buzy nous semble très importante, pour nous, gens d'une culture du faux-semblant, habitués que nous sommes aux trucages cinématographiques, aux fleurs artificielles, aux décors en trompe-l'œil, aux images virtuelles, etc. ... Visiblement, le prophète appartient à une culture où le geste signifiant ne signifie rien s'il n'est pas réel. Dans le milieu ethnique palestinien, on ne se paie pas de « mots », on ne se contente pas de manière de parler ou de dire. On dit ou on fait réellement.

⁹ D. BUZY, *Les symboles de l'Ancien Testament*, Gabalda, Paris 1923, p. 6.

Ainsi donc, si Rabbi Iéshoua, pour nous faire faire mémoire de lui, nous demande de porter à la bouche son enseignement, il ne se paie pas de mots, il ne se paie pas de gestes. Il est celui qu'on doit manger aussi bien dans son enseignement que dans sa chair et son sang. Cessons de nous payer de mots et comprenons que l'Évangile, que la Bible tout entière doit cesser de n'être plus que des livres qu'on lit et qu'on étudie des yeux pour redevenir ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être – et ils n'ont jamais cessé de l'être dans la liturgie des églises- une Parole qu'on porte dans sa bouche et tout son corps parce qu'on la mémorise, qu'on la médite en la répétant, qu'on la célèbre en communauté ou en privé.

2. Geste aide-mémoire et présence de la chose

Mais réduire ce mimodrame à un simple geste aide-mémoire serait en appauvrir considérablement la portée. En réalité, si le mimodrame du pain et du vin, et avec lui tout geste global, est aide-mémoire, ce n'est pas uniquement parce qu'il aide à se souvenir avec une efficacité à nulle autre pareille. C'est aussi et surtout parce que le geste global est présence de la chose mémorisée dans le mémorisateur. Le geste global fait se souvenir de la chose, non seulement parce qu'il la rappelle mais aussi et surtout parce qu'il la rend présente, ici et maintenant. Cette « présentification » mémorielle de la chose par le geste global tient à la nature essentiellement mimismologique de ce geste global : le mimeur devenant ce qu'il mime globalement. Voici un texte capital de Marcel Jousse sur ce point, qui vaut tout autre commentaire :

« L'homme est modelé s'il se laisse faire par tout ce qui l'entoure et voilà pourquoi, lorsque nous regardons un joueur qui va faire un coup, soit difficile, soit brusque, nous sentons immédiatement tout notre être qui l'accompagne, si bien qu'un philosophe a pu dire : « Nous devenons ce que nous voyons ».

...

« L'homme devient ce qu'il voit et il devient par le fait même ce qu'il connaît en réalisant intellectuellement cette attitude globale.

« Il n'y a vraiment dans l'homme qu'un tout, et ce que nous avons vu jusqu'ici, cette décomposition des muscles oculaires, auriculaires, laryngo-buccaux, manuels, n'est qu'une analyse factice.

« Nous allons à la réalité avec tout notre être et c'est avec cette réalité saisie, intussusceptionnée, que nous allons nous exprimer.

« Nous exprimer ? Mais nous n'avons pas besoin de chercher à nous exprimer car qui dit « expression » dit chose spontanée qui jaillit.

« Nous recevons le réel et, par le fait même que nous l'intussusceptionnons, nous le reproduisons. Nous voyons une chose qui vacille ? Nous vacillons avec elle. Nous voyons un objet qui fait des tressauts ? Nous tressautons avec elle. Si bien que cette recherche de l'expression, nous n'avons pas besoin d'aller loin pour la trouver : nous n'avons qu'à nous regarder.

« Si nous étions indéfiniment fluides au lieu d'être comme nous sommes, vertébrés et rigides, si nous étions comme une sorte d'amibe conscient, nous sentirions que nous devenons pareils à la chose que nous voyons. Il y a là une sorte de problème vital de la connaissance : l'être humain, fluide autant qu'il le peut, en face de l'objet connu.

« Aussi, l'étude de l'enfant est-elle extrêmement intéressante pour ce problème. Nous avons vu que le petit enfant, tant qu'il est laissé à sa spontanéité, devient en quelque façon toutes choses : il mime tout.

« Nous avons vu que, lorsque nous rendions - par une méthode ou une autre - la spontanéité à l'être humain, lorsque nous faisons sauter la carapace sociale, nous retrouvons immédiatement dans l'homme le mimeur innombrable. Alors va se poser le problème: si l'homme est capable de recevoir en lui toutes les choses, il va être capable - lui, être intelligent et volontaire - de reprendre toutes ces

choses intussusceptionnées et de les rejouer volontairement. Or, c'est précisément dans ce phénomène volontaire que va résider l'expression intelligente.

« L'homme a en lui chacun des gestes essentiels des objets car c'est précisément devant l'objet qu'il reçoit la forme caractéristique de l'objet.

« Comme l'a dit très joliment Mallarmé dans ses « Divagation » à propos des danseuses : *« La danseuse devient la chose elle-même : elle devient fleur, elle devient tout ce qu'elle veut pour, ainsi dire, connaître corporellement et spirituellement et intellectuellement. »*

« L'enfant est ce danseur, ce mimeur ; il devient la chose elle-même. Il n'y a qu'à l'observer. Il va exprimer dans son attitude, avec cette fluidité qui le caractérise, chacun des gestes caractéristiques de l'objet. Regardez l'enfant mimer le ballon qu'il vient d'apercevoir : il se gonfle et roule. Il vaut mimer le peuplier élancé : il s'élance lui-même et vous le voyez se dresser sur la fine pointe des pieds, essayant de rejouer cet élan. Il veut mimer le gros monsieur : vous le voyez se rapetisser et, pour ainsi dire, se gonfler, pour essayer de reproduire le geste essentiel et caractéristique de l'objet qui est le gros monsieur apoplectique.

« Ne m'en veuillez pas de ces exemples que je vous donne toujours très simples. C'est dans la simplicité des exemples qu'est la clarté, disait mon maître Pierre Janet. Nous verrons que la loi est extrêmement simple aussi. Nous devenons l'objet dans son geste le plus saillant.

« Le peuplier va pouvoir être mimé par les tremblements de ses branches, le saule pleureur par ses branches qui retombent. Nous verrons dans les expressions métaphoriques, qui sont la base de toute la création du style, disparaître cette tendance. Nous verrons que tous les grands auteurs, créateurs d'expressions neuves, ont appliqué sans le savoir cette sorte de modelage spontané en face du réel. Tous ceux qui ont créé, les Claudel ou les Valéry, qu'ils aient eu la spontanéité ou la technicité la plus mathématique, ont toujours été obligés, pour créer une métaphore neuve, de se laisser informer par les objets.

« Il n'y a pas loin de la recherche du savant, qui veut manier tous les contours des choses, au poète qui, lui aussi, veut recevoir, exprimer en beauté tous ces contours. De la part de l'un et de l'autre, il y a un même souci du réel, pas pour la même fin, mais avec les mêmes moyens. Le psychologue expérimental, dans son laboratoire, pour analyser ce qu'on appelle les images et que j'ai proposé d'appeler les gestes reviviscents, ou bien le poète qui, pendant de longues heures, se met en face de la mer et essaie de saisir son balancement indéfini pour essayer de trouver le mot... qui va coller ? Non, qui va être assez souple pour épouser toute cette fluidité mouvante. Nous avons de part et d'autre le même problème : celui du geste reproducteur.

« De là pourquoi on a parlé de « conception ». Nous concevons le réel et nous l'engendrons avec facilité ou avec souffrance. Là est le grand problème.

« Il existe des hommes stupéfiants qui, dès qu'ils s'expriment, peuvent frapper une phrase pour l'éternité ; d'autres, en revanche, vont travailler pendant des années et des années leur style pour essayer de faire jaillir ce que leur spontanéité jaillissante n'a pas pu trouver ; mais, quand même, la phrase définitive sera toujours, comme la formule mathématique, l'expression du réel. »¹⁰

Par le geste rythmo-mimismo-logique donc, nous devenons la chose mimée. Marcel Jousse parle même, à ce sujet de « conception », dans le texte ci-dessus : par le mimisme, nous concevons, nous enfantons la chose. Dans un autre cours, il parle de « création » par analogie avec la Création primordiale de l'Elohim omniscient. C'est dire que, pour l'anthropologue du geste qu'il est, le geste rythmo-mimismo-logique ne se contente pas de représenter la chose, mais elle la fait exister en dehors du gesticulateur, **elle la rend présente.**

« Voilà ce que c'est que le professeur jetant hors de lui ce qu'il a en lui. Et il dit : « Que soit hors de moi ce que j'ai en moi ! ». **Et s'il est fort, s'il est véritablement le grand gesticulateur, le grand créateur, voilà ! la chose est en dehors de lui ! »**¹¹

¹⁰ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 30 avril 1931, 6^{ème} cours, *Le style manuel et le geste propositionnel*, pp. 82-84.

¹¹ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 26 mars 1936, 15^{ème} cours, *Le cinéma dans l'enseignement*, pp. 267-268.

Insistons sur le fait que cette présence de la chose dans le rythmo-mimeur, par le geste rythmo-mimismo-logique, ne résulte pas uniquement du fait que le geste signifie cette chose, par sa puissance et sa justesse. Tous les milieux spontanés qui sont de style global ont conscience que le geste rythmo-mimismo-logique rend présente la chose non seulement par signification mais aussi et surtout **par participation**, - osons même l'expression - **par incarnation de la chose dans l'homme mimeur**.

Il est intéressant de remarquer que le mot *mémoire*, par la racine latine *me-mor* = *qui se souvient*, se rattache à la racine indo-européenne *smer-* = *avoir part*. Faire mémoire d'une chose, c'est avoir part à cette chose. On peut donc s'attendre à ce que, entre mimeur et chose mimée, il y ait interaction : le mimeur peut agir sur la chose mimée ; la chose mimée peut agir sur le mimeur. N'est-ce d'ailleurs pas là l'autre finalité du mimodrame du pain et du vin : non seulement faire mémoire de Rabbi Iéshoua en le rendant présent, mais aussi permettre à ses fidèles d'avoir part à sa divinité ?

Comme nous l'avons montré ailleurs¹², le mimodrame du pain et du vin est fondateur, non seulement du sacrement eucharistique, mais aussi de tous les autres sacrements et d'une manière plus générale de toute l'économie liturgique des Eglises, par laquelle est faite mémoire de Rabbi Iéshoua de Nazareth, par « présentification » et participation. L'essence du christianisme est donc constituée par ce que Marcel Jousse appelle *l'intussusception mimismologique* de Rabbi Iéshoua, qui se réalise, non par imitation morale, mais par la participation globale aux gestes mimismologiques et analogiques qui constituent la Liturgie totale de l'Eglise.

Un geste concret et analogique

Le christianisme est donc bien une religion du geste. En effet, réduire la Parole à l'oralité serait une erreur aussi grave que de la réduire à l'Ecriture. Car, depuis toujours, la Parole de Dieu s'est incarnée dans la parole d'hommes inspirés, avant de se faire chair en Rabbi Iéshoua de Nazareth. Or la véritable parole humaine est globalité. Elle ne se réduit pas au seul langage, qui n'est qu'un des registres possibles de l'expression humaine, celui que Marcel Jousse appelle *le registre laryngo-buccal*. Avec cet anthropologue, nous affirmons que la parole humaine est union indéchirable de rejeu corporel-manuel (expression de tout le corps et des mains) et de rejeu laryngo-buccal (expression de la langue) et, avec lui, nous affirmons la nature profondément gestuelle de ces deux registres. C'est par le geste, dénominateur commun aux deux registres d'expression, que la parole humaine atteint à cette globalité qui en fait son authenticité

En hébreu, *dâbâr*¹³, ce n'est pas uniquement *parole*, restreinte à ce que nous appelons couramment langage et que Marcel Jousse appelle déjà, plus justement, *geste laryngo-buccal* ; c'est aussi et consubstantiellement *action*, c'est-à-dire *geste corporel-manuel*.

« Dâbâr...est à la fois geste corporel et manuel qu'on pourrait traduire par *action* et en même temps *parole*. Mais ce n'est pas uniquement parole, parce que le terme parole, chez nous, ne

¹² cf. Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth: une pédagogie de style global : du texte écrit au geste global*, DésIris, octobre 2000, pp. 100-103.

¹³ Pour la transcription française des mots hébreux, nous suivons l'orthographe adoptée par Marcel Jousse, sauf dans les citations des autres auteurs, où nous conservons l'orthographe adoptée par ceux-ci.

peut pas s'appliquer à une action. On ne dira pas : « Voilà une parole qui s'effectue devant moi » tandis qu'on dit très bien : « Voilà un *dâbâr* qui est fait devant moi ». »¹⁴

La même vérité est exprimée, en français, par le substantif *verbe* qui désigne, à la fois, la *parole* et l'*action dans la phrase*.

Si *dâbâr* est à la fois geste laryngo-buccal et geste corporel-manuel, c'est peut-être parce que *dâbâr*, c'est aussi *la chose*, c'est-à-dire plus précisément, le geste qui permet au Dieu créateur de faire la chose en la disant et à l'homme, créé à l'image de Dieu et appelé à devenir comme sa ressemblance, de dire la chose en la faisant. En effet, le geste corporel-manuel et laryngo-buccal par lequel l'homme exprime une chose est de nature essentiellement mimismologique. En le faisant, l'homme ne se contente pas de désigner la chose, il l'a fait exister en lui, il la rend présente à ses interlocuteurs et la leur fait connaître.

« L'acte essentiel du [geste global] n'est point la désignation des choses, mais l'expression de leur essence, ou du moins de ce que nous en percevons. »¹⁵

On comprend dès lors que le génie de la langue hébraïque, comme celui de la langue grecque, ait voulu désigner par le même mot, le *geste* et la *chose*, puisque le geste est au fond l'incarnation de la chose dans celui qui l'exprime.

Le génie de la langue française, quant à lui, a quelque chose d'autre à nous enseigner au sujet de la parole. Via le latin, le mot français *parole* procède du mot *parabole*. C'est dire que toute parole authentique doit être non seulement geste global, mimismologique et concret, mais geste analogique. En effet, si le geste est « expression de l'essence des choses », cette essence des choses ne se réduit pas à ce que nous en percevons par nos sens. Toutes les grandes traditions philosophiques et religieuses sont là pour en témoigner: les réalités du monde qui nous entourent et que perçoivent nos sens ont leur fondement ultime dans un autre monde qui échappe à nos sens, le monde archétypal, celui que nous appellerons, à la suite du milieu ethnique palestinien, le Monde d'En Haut.

C'est précisément la deuxième finalité pédagogique du mimodrame du pain et du vin. Il s'agit d'un geste corporel-manuel utilisant deux matières concrètes du Monde d'En Bas : le pain et le vin. Mais il s'agit aussi d'un geste analogique. Rabbi Iéshoua prend bien soin de nous avertir : ce pain *est* ma chair, ce vin *est* mon sang. On ne peut mieux affirmer que les choses du Monde d'En Bas ont leur réalité ultime ailleurs, dans le Monde d'En Haut, que les choses du Monde d'En Bas ne sont que la manifestation et la présentification des choses du Monde d'En Haut. Au Dieu créateur, dont la Parole se fait parabole pour devenir chose aux yeux de l'Homme, celui-ci répond, sous l'inspiration divine, en faisant de la chose une parabole afin de la faire accéder au rang de parole qui révèle Dieu. C'est là le rôle de la fonction symbolique, fonction sans laquelle il ne peut exister aucune communication possible entre Dieu et les hommes. Et cette fonction est elle aussi geste, comme la parole et la mémoire qui lui sont intimement liées. C'est un autre aspect essentiel du geste que nous développerons également dans ce livre.

¹⁴ Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 14 janvier 1936, 8^{ème} cours, *La personnification des gestes palestiniens*, p. 168.

¹⁵ Jean BORELLA, *Le mystère du signe*, Maisonneuve-Larose, 1989, p. 170.